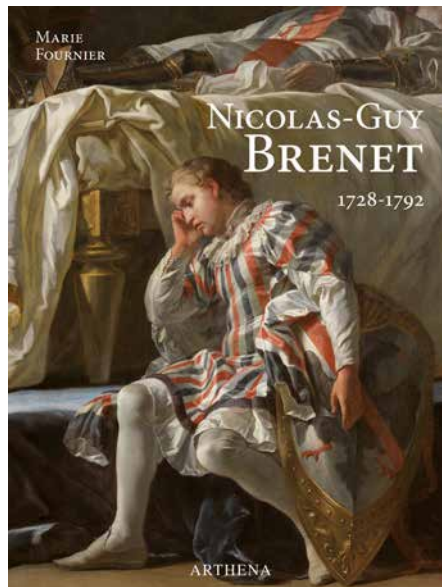


Nicolas-Guy Brenet, le cachottier

Dans un excellent volume publié par Arthena,
Marie Fournier parvient avec brio à hisser le peintre Nicolas-Guy Brenet
au rang de très grand artiste.

.....
PAR CAROLE BLUMENFELD

Une monographie, accompagnée d'un catalogue raisonné, est un exercice délicat quand il s'agit des peintres. Tous ne s'en sortent pas haut la main, et certains laissent l'historien de l'art ou l'amateur sur leur faim, alors qu'ils bénéficiaient d'un *a priori* favorable. La monographie de Marc Sandoz consacrée à Nicolas-Guy Brenet en 1979 n'était pas parvenue à déconstruire les jugements à l'emporte-pièce hérités du XIX^e siècle. Citons pour preuve une phrase assassine de Michael Levey dans *L'Art du XVIII^e siècle* (1993) : « À certains égards, le sujet compte plus que le style chez ce peintre qui, aujourd'hui, présente un intérêt essentiellement historique. » Au fond, il ne faisait que reprendre les propos d'Auguste Jal qui avait écrit en 1872 : « C'est un homme qui occupe une place honorable dans le second rang des artistes français de son temps. » À peine quelques-unes de ses esquisses avaient-elles étonné par leurs gammes chromatiques lors de l'exposition « L'Apothéose du geste. L'esquisse peinte au siècle de Boucher et de Fragonard » (musées des beaux-arts de Strasbourg et de Tours, 2003-2004). Les mêmes œuvres de Brenet étaient connues mais il n'existe pas de photographies de qualité de ses ensembles peints,



à lire

Marie Fournier,
Nicolas-Guy Brenet (1728-1792),
Arthena, 360 p., 361 illustr., 110 €.

notamment pour les églises de Bazoques (Eure), de Chamblay (Jura), de Nemours (Seine-et-Marne), ou encore pour le parlement de Flandres à Douai. Marie Fournier, avec cet ouvrage, issu de sa thèse de doctorat soutenue en 2022, réussit à réinventer brillamment Nicolas-Guy Brenet.

Sur le papier, l'artiste a tout du parfait élève de l'Académie royale de peinture : son parcours répondait aux aspirations du comte d'Angiviller, surintendant des Bâtiments du roi, dont il fut le peintre qui reçut le plus de commandes. En parcourant l'ouvrage richement illustré, une certaine dissonance apparaît toutefois avec cette approche en apparence très lisse : l'originalité de la palette de Brenet saute aux yeux. Ses bleus qui n'appartiennent qu'à lui méritent à eux seuls de dépasser la sempiternelle vision étriquée et réductrice du parcours « officiel », tant ils traduisent l'intimité de sa vision de la peinture. Aussi, grâce aux grandes reproductions auxquelles un soin infini est apporté par les graphistes, Brenet révèle un sens inné de la composition, sans doute hérité de sa famille de graveurs, qui devrait passionner les jeunes artistes d'aujourd'hui : la lisibilité et la respiration des figures, au sein de « grandes machines » imposantes, ne sont pas données à tous.



© ILLUSTRIA

Nicolas-Guy Brenet, *L'Adoration des mages*, 1762, Pont-de-Vaux, église Notre-Dame-de-l'Assomption (détail).

En cela, l'historienne de l'art insiste à plusieurs reprises sur une lecture majoritairement formelle du renouveau de la peinture d'histoire, prôné par Angiviller.

Cette monographie de 360 pages s'avère extrêmement sérieuse. Des sources nouvelles, de nombreuses redécouvertes, une étude minutieuse de ses tout aussi nombreux élèves, un intérêt pour le frère sculpteur étaient le long essai et le catalogue raisonné du peintre. Mais, derrière ce respect des conventions, Marie Fournier innove souvent en nous obligeant à voir plus grand (et *in situ*). Elle apporte ainsi une source importante à l'histoire de la peinture du XVIII^e siècle en mettant en exergue la délicate opposition entre François Boucher et Carle Van Loo puisque le jeune Brenet, comme son camarade Fragonard avant lui, « négocie » et navigue de l'un à l'autre, afin de trouver sa voie. Tel un papillon qui butine

entre des fleurs aux parfums savoureusement différents, il se nourrit de tout, apprend de Coytel, de Lépicié, de Dandré-Bardon et de Natoire, mais son œuvre prouve combien Carle Van Loo insuffla une dialectique des formes dont peu de jeunes artistes pouvaient se défaire. Reçu à l'Académie royale un an avant la mort de son maître François Boucher, Brenet est en 1769 un homme neuf, extrêmement sensible aux nouvelles formes « romaines » (ou plutôt européennes) qu'il a digérées avant même que Jacques-Louis David (et Pierre Peyron avant lui, oserait-on dire) en impose sa propre lecture. Il se fait une spécialité des grandes commandes destinées à orner les églises françaises, et là encore Brenet excelle grâce à un intérêt marqué pour l'architecture des lieux, dont il savait faire bon usage pour dialoguer avec ses compositions. En créant des prismes méthodologiques nou-

veaux, Marie Fournier a creusé et questionné cette production religieuse exemplaire. Elle conclut en proposant d'examiner ce pan majeur de sa production comme « inhérent à sa qualité de peintre au siècle des Lumières. Cette période d'effervescence intellectuelle, longtemps considérée comme une époque de déchristianisation par l'historiographie, est aujourd'hui comprise comme un temps de mutation des mentalités ». Marie Fournier estime avoir connaissance de 70 % de l'œuvre peint de Nicolas-Guy Brenet, mais de seulement 6 % de son œuvre dessiné. Un grand nombre de portfolios, mentionnés dans la vente après décès du peintre, reste à retrouver. Heureusement, car on prend vite goût à Brenet ! La préface de Christine Gouzi sur les catalogues raisonnés devrait aussi faire date, et il ne serait pas inutile de la distribuer à tous les élèves de master 1. ■